

# Documents

# EPISCOPAT

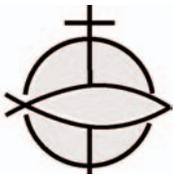
BULLETIN DU SÉCRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

## SERVIR UNE VIE D'ÉGLISE PARMIS LES JEUNES DES QUARTIERS POPULAIRES ?

**A** lors que la population des moins de 25 ans ne représente qu'un quart de l'ensemble de la population de notre pays, on atteint, selon la démographe Michèle Tribalat, 39 % à Vénissieux ou encore 44 % à Dreux. De telles villes existent en beaucoup de régions de France et connaissent de plus une forte concentration de jeunes d'origine étrangère. La recherche pour servir une présence d'Église en banlieues, initiée par le Forum des Fils de la Charité à Saint-Ouen en octobre 1997, a été prolongée dans plusieurs diocèses. Les jeunes des quartiers populaires font l'objet, dans beaucoup de mouvements, d'une réflexion pour une approche plus pertinente et une pédagogie mieux adaptée.

Nous mesurons que pour donner un avenir à une vie d'Église avec les jeunes des quartiers populaires, nous ne pouvons plus y aller en ordre dispersé. Des initiatives novatrices doivent pouvoir être réfléchies et portées ensemble.

À partir de son expérience pastorale dans les quartiers de Roubaix et sa proximité avec des chrétiens et différents groupes engagés dans ces réalités urbaines du diocèse de Lille, **Mgr Jean-Luc BRUNIN**, évêque auxiliaire, propose quelques réflexions. Elles voudraient baliser le terrain, fournir des points de repère, risquer quelques perspectives mais surtout, contribuer à dynamiser le débat et la recherche pour servir une vie d'Église parmi les jeunes des quartiers populaires.



Bulletin publié  
sous la responsabilité  
du Secrétariat général  
de la Conférence  
des évêques de France

Directeur de publication :  
Père Stanislas LALANNE,  
secrétaire général  
de la Conférence  
des évêques de France

Dans le cadre du Synode des jeunes lancé dans le diocèse de Lille, nous sommes confrontés à la question de savoir comment rejoindre les jeunes des quartiers populaires et quelle Église nous pouvons faire vivre avec eux. Cette question est de taille lorsque nous considérons l'importance des zones urbaines dans le diocèse de Lille, comme en beaucoup d'autres diocèses en France. Des initiatives existent déjà : aumôneries scolaires de collège, lycée ou lycée professionnel, enseignement catholique, paroisses ou mouvements divers mettent en œuvre des propositions en direction de ces jeunes pour servir, parmi eux,

une vie en Église. Mais les évolutions rendent nécessaire la recherche de nouveaux chemins pour l'évangélisation au cœur de ces réalités. Des questions se posent comme autant de défis provoquant notre imagination et nos audaces missionnaires. Comment servir un christianisme capable de socialiser ce type de jeunes ? Quel avenir pouvons-nous offrir à une vie d'Église parmi les jeunes des cités populaires ? Permettons-nous au Dieu de Jésus-Christ d'écrire une page d'histoire avec ces jeunes déroutants autant que passionnants ? Ils provoquent notre Église à ouvrir des chemins nouveaux pour l'Évangile.

## I. CES QUARTIERS SONT DES LIEUX DE VIE ET D'HUMANISATION

Il nous faut résister à la tentation de faire de ces quartiers, des espaces à part. Ils participent à l'évolution générale de nos sociétés fortement urbanisées et reflètent plus qu'ils ne causent, les difficultés et les défis qui nous appartiennent en commun. Ceci est vrai aussi des jeunes que nous aurions tendance à considérer comme une source de difficultés sociales alors qu'ils en sont davantage les révélateurs.

Si nous privilégions le regard porté sur les banlieues de nos villes, c'est bien parce que nous sommes persuadés que l'avenir de l'humanité se joue dans ces réalités urbaines qu'on a trop tendance à considérer comme marginales. L'urgence des situations et la radicalité des problèmes laissent entrevoir, comme par anticipation, les grands défis qui se présentent à l'ensemble de nos sociétés urbaines. Par ailleurs et de façon paradoxale, les situations difficiles qui s'accumulent et les efforts d'imagination et de créativité pour surmonter les problèmes, transforment ces quartiers en une sorte d'immense livre de grammaire de l'humain.

Jean-Paul II nous invite à y être attentifs lorsqu'il écrit dans *Redemptoris Missio* :

*« Aujourd'hui l'image de la mission est peut-être en train de changer : ses lieux privilégiés devraient être les grandes cités où apparaissent des mœurs nouvelles ou de nouveaux modèles de vie, de nouvelles formes de culture et de communication qui, ensuite, influent sur l'ensemble de la population... Il est vrai que "le choix des plus petits" doit conduire à ne pas ignorer les groupes humains les plus marginaux ou les plus isolés, mais il n'en est pas moins vrai que l'on ne peut évangéliser les personnes ou les petits groupes en négligeant les centres où naît, pour ainsi dire, une humanité nouvelle avec de nouveaux modèles de développement. »*

Les quartiers populaires de nos villes sont davantage que des « cadres de vie », ils sont aussi des lieux d'humanisation et de socialisation, où des hommes et des femmes adviennent en humanité de façon nouvelle et inédite. De ce fait, l'Église ne peut penser

sa mission dans ces quartiers, à partir d'une seule approche territoriale. L'agir de l'Église devra aussi peser sur les processus par lesquels des individus adviennent ensemble en humanité et gèrent leur vivre-ensemble.

On peut donc envisager la proposition de la foi comme une démarche de discernement et d'entrée en dialogue à partir des manières de vivre, de se comporter, d'habiter l'espace social. Proposer la foi devient

alors invitation à devenir humain de façon singulière, déterminée par l'Évangile du Christ. On ne la proposera plus comme une reprise religieuse du vécu des personnes et des groupes, ni comme une dimension esthétique et émotionnelle de la vie, mais bien comme ce qui détermine en dernière instance l'existence dans toutes ses dimensions personnelle familiale et sociale. Et ceci est principalement vrai pour les jeunes de ces quartiers.

## II. LES CITÉS POPULAIRES METTENT EN VIF RELIEF LES DÉFIS DE L'URBANITÉ

Les cités populaires mettent en vif relief la crise et les défis liés à l'urbanité. Il serait erroné de réduire l'urbanité au cadre de vie. C'est tout un art de vivre, d'entrer en relation, d'habiter l'espace social. Parmi toutes les définitions de la ville, je retiens celle de Louis Wirth : « *La ville peut être définie comme un établissement relativement important, dense et permanent d'individus socialement hétérogènes.* » C'est à cause de cette différence à laquelle il faut consentir positivement, que l'urbanité est un projet dont la mise en œuvre n'est jamais achevée. Il s'agit de consentir à partager un même espace sans se le disputer ni rejeter l'autre. La ville est un projet de civilisation caractérisé essentiellement par une volonté de cohabitation. Celle-ci se confronte toujours au risque et à l'angoisse de perdre son identité.

Les quartiers populaires sont révélateurs de ce que la civilisation urbaine dominante offre à vivre à toutes les catégories sociales : cohabiter entre populations diverses dans un espace commun. Le vivre ensemble sera toujours un compromis résultant de tensions perpétuelles, en équilibre constamment instable. Ce qui se vit aujourd'hui dans les quartiers de nos villes n'est pas une crise passagère, même si les difficultés socio-éco-

nomiques en augmentent les effets. En effet, l'approche culturelle des jeunes des quartiers populaires ne peut ignorer que la précarité et le chômage liés à la crise économique, fragilisent durablement les personnes qui vivent dans ces espaces. Pour beaucoup d'entre elles, rien n'est jamais sûr pour demain, les décisions ne leur appartiennent pas, ils se sentent souvent les jouets d'un destin implacable et aveugle.

Par ailleurs, il nous faut comprendre aussi la violence inhérente à la ville. Celle que nous déplorons aujourd'hui et qui affecte des jeunes, est souvent une violence seconde. Dans la nécessité de vivre ensemble au cœur des quartiers, des mécanismes génèrent de l'angoisse et prédisposent à la violence. Ce phénomène n'est pas nouveau, il est étroitement lié à la civilisation urbaine. Dès l'Antiquité, la ville est apparue comme un projet alternatif à une société clanique. De ce fait, elle apparaît elle-même comme une expérience violente. À l'origine de la civilisation urbaine, il y a une violence fondamentale. Thierry Paquot, historien de la ville, dans son ouvrage *Homo urbanus*, parle de la ville antique et analyse ce phénomène en ces termes : « *Il faut se représenter ces familles à l'époque où les croyances ne sont*

*pas encore altérées. Chacune d'elles possède une religion et des dieux, précieux dépôt sur lequel elle doit veiller. Le plus grand malheur que sa piété ait à craindre est*

*que sa lignée s'arrête. Car alors sa religion disparaîtrait de la terre, son foyer serait éteint, toute la série de ses morts tomberait dans l'oubli et dans l'éternelle misère. »*

### III. LES PROBLÈMES DÉPASSENT LES SEULS JEUNES

Nous le voyons : le problème est plus large que celui des seuls jeunes que nous traitons parfois en boucs-émissaires pour exorciser nos peurs et notre sentiment d'insécurité. Nous risquons de ne rien comprendre à notre société et à la crise structurelle qui la travaille, si nous focalisons sur la seule violence de quelques « sauvages » ! Le passage d'une organisation clanique de la société à une civilisation urbaine est caractérisé par le dépassement de la peur de se perdre, de perdre son identité. La ville est, aujourd'hui comme hier, l'espace partagé par plusieurs clans qui organisent leur vie commune sur un espace commun en prenant le risque de se perdre. Quand la vie sociale est gratifiante, quand on se sent reconnu, respecté et intégré, le passage se réalise sans trop de difficulté. Cependant, parmi les populations où le vivre-ensemble devient problématique et décevant (non reconnaissance, non respect, manque de considération ou exclusion), la peur et l'angoisse grandissent. Qu'est-ce qui va permettre, par exemple, à des jeunes dont l'identité est incertaine, privés de perspectives d'avenir, de dépasser la solidarité clanique pour s'ouvrir à d'autres et se construire dans une identité citoyenne, plus large que l'apparte-

nance à un seul clan ? Le processus est rendu plus difficile là où des groupes humains déracinés, en perte de mémoire, précarisés, doivent inventer un vivre-ensemble. Sans un dépassement de la peur de se perdre, il y a fort à parier que l'agressivité grandira à l'égard de ce qui est autre et spontanément perçu comme menaçant.

Le mouvement naturel du vivre ensemble dans une société urbaine plurielle, c'est la régression clanique ou la dérive communautariste qui en est la version soft et pacifique. C'est ainsi qu'on voit une diversité de personnes et de groupes qui revendiquent et érigent leurs particularités culturelles en particularismes sociaux (culturalismes, régionalismes, etc.). Nous avons des modes de vie de plus en plus différenciés, entre lesquels la communication est ténue, voire inexistante. C'est ainsi que l'indifférence grandit et que la tolérance s'élargit en une version molle : « *Chacun fait ce qui lui plaît, ça m'indiffère... Chacun vit comme il l'entend* ». L'interpellation et la régulation éthiques disparaissent de l'espace de notre culture urbaine, nous nous en remettons alors à des indignations passagères en forme de coups de cœur ou de coups de gueule.

\*\*\*

## IV. QUELQUES CARACTÉRISTIQUES DU MODE DE VIE DE CES JEUNES

Participant à la culture générale déterminée par l'urbanité, les jeunes ont cependant des caractéristiques spécifiques qu'il faut pouvoir cerner si nous voulons les connaître, les rejoindre, faire histoire avec eux. Nous pourrions alors mieux appréhender les processus particuliers de leur devenir humain et de leur socialisation. La proposition d'une vie en Église avec eux ne peut méconnaître ces différents aspects. Les propositions pastorales que nous leur ferons, doivent pouvoir intégrer ces données spécifiques.

### DE SÉRIEUSES PANNES D'INSERTION

Nous ne pouvons ignorer les effets globalement positifs de plus de quinze années de politique de la ville, ni les efforts réalisés dans le cadre des dispositifs ZEP [zone d'éducation prioritaire]. La grande majorité des jeunes des quartiers populaires, même ceux qui sont issus de l'immigration, sont culturellement intégrés. Nés en France, ils ont été scolarisés et éduqués dans la culture occidentale. L'intégration est aujourd'hui une réalité, il ne faut pas se tromper d'époque. Beaucoup ont su aussi s'insérer dans une vie sociale et professionnelle. Et c'est toujours une chance quand ceux qui deviennent modèles d'insertion réussie, continuent à vivre dans leur quartier et d'y prendre une part active à travers l'engagement associatif, politique, voire même économique.

Cependant, nous ne pouvons méconnaître le fait que l'insertion sociale est encore en panne pour beaucoup de jeunes dans les cités. Le débat sur l'insécurité que nous voyons se relancer à l'approche des échéances électorales, ne doit pas nous dispenser de regarder les situations de précarité et de marginalisation. Il existe de grands besoins de médiation sociale pour les jeunes en situation précaire. Ils ont le sentiment de

vivre dans une société bloquée, se sachant durablement du mauvais côté de la barrière. Ils doivent souvent supporter le regard suspicieux d'une société qui les considère comme fauteurs de trouble, d'insécurité et de violence. Ils étouffent, sans perspectives crédibles de changement et d'avenir. Combien d'entre eux peuvent-ils devenir des modèles d'insertion sociale, capables de pacifier leurs frères plus jeunes ? Beaucoup sont relégués et ressassent leur frustration et leur rancœur. Pourrions-nous longtemps ignorer ce malaise grandissant et parfois, cette révolte qui sourd ? Ignorer ou diaboliser des groupes et des personnes, se contenter de la spirale infernale violence/répression, serait irresponsable et dangereux. On sait que le refus de traiter l'autre avec considération, de reconnaître ses droits, d'entrer dans un dialogue respectueux pour discerner avec lui des perspectives d'avenir, entretient un sentiment de victimisation qui génère et nourrit des attitudes déviantes (délinquance, toxicomanie, etc.), des conduites suicidaires, des mouvements sporadiques de violence ou parfois même, des groupes de banditisme fanatico-religieux comme l'histoire du « gang de Roubaix » nous l'a rappelé. Une société qui ne peut plus donner des raisons de vivre et d'espérer entraîne inéluctablement vers une culture de mort, surtout chez ceux qui sont les plus fragilisés.

### À LA SURFACE DE SON EXISTENCE

Les conditions de logement ont souvent conduit les jeunes générations à habiter la rue. Certains disent clairement qu'ils sont des produits de l'école de la rue. Ce n'est pas par hasard que nous avons vu se développer une culture de la rue : sport de rue, danse de rue, etc. La rue est autant que la famille et plus que l'école, le lieu de socialisation par excellence des jeunes.

Des fratries nombreuses dans des logements trop petits, c'est l'impossibilité d'avoir un coin personnel pour cultiver et goûter à l'intériorité. Je connais des jeunes qui ne supportent plus la solitude et le silence. Il leur faut les meubler avec le baladeur sur les oreilles ! C'est par le dialogue dans les bandes, sur la rue, qu'ils se construisent dans une pensée sur leur vie, sur leur avenir. En dehors de ces moments privilégiés, notamment le soir très tard, ils vivent à la surface de leur vie. Pas étonnant que la bande est lieu de rêve impossible, rêve d'un ailleurs et parfois, lieu de déviance. Mais c'est là qu'entre eux, ils parlent vrai. Dans mes années de ministère dans les quartiers sud de Roubaix, j'ai découvert l'importance de la « pastorale de la pelouse », ce temps gratuit passé avec eux où ils livrent le vital de leur existence et où ils deviennent perméables à une parole qui défatalise leur histoire et les ouvre à un autrement des choses.

### **UNE GÉNÉRATION PRAGMATIQUE**

On parle parfois de génération désenchantée. Ce n'est pas exact car ils n'ont jamais été enchantés. La dernière fois que j'ai vu des jeunes enthousiastes, c'est lors des mouvements de protestation contre la montée d'idées et de mouvements xénophobes et racistes, au début des années 80. Ils voulaient s'intégrer avec leur différence culturelle. Mais la génération suivante n'est pas déçue, elle n'a jamais rien attendu de la société. C'est la *bof génération* ! Les jeunes sont pragmatiques, ils investissent là où ils sont gratifiés. Ils cherchent l'efficacité immédiate. Ils ne se mobilisent plus pour de grandes causes. Ils font preuve d'un pragmatisme déboussolé, au sens premier du terme, c'est-à-dire en panne d'indicateur de sens.

### **UNE CULTURE DE LA RANCŒUR**

Pour revenir à la question des jeunes gagnés par la violence, il est indéniable que la crise socio-économique a des effets. Mais au-delà de ce qu'on considère parfois com-

me des excuses sociologiques, il est une autre dimension qui nous échappe trop souvent. Pour qui vit ou travaille durablement dans ces quartiers, il est difficile de ne pas percevoir une montée de ce qui peut se nommer une culture de la rancœur. Dans ces populations, la mémoire collective est habitée et travaillée par des années d'espoirs déçus, de vexations et de mépris (expérience traumatisante de l'immigration, conditions de logement, pénibilité du travail, chômage, racisme, etc.). Cette mémoire blessée s'entretient de conditions et situations objectives indéniables, elle alimente un ressenti négatif. Celui-ci s'est transmis aux générations suivantes en perdant sa base événementielle et existentielle. Ainsi, chez les plus jeunes, il ne reste qu'une rancœur à l'état brut, entretenue par un quotidien de crise peu gratifiant et une image dévalorisée de leur cité. Cette culture s'est finalement imposée à quelques jeunes de ces cités, quelle que soit leur origine. Elle les conduit alors à se socialiser de façon alternative et sous le mode de la rupture sociale, dans des bandes où s'entretient, se transmet et se développe la culture *destroy* ou *NTM*.

### **UN QUOTIDIEN MULTICULTUREL OÙ LE RELIGIEUX SE TROUVE PARFOIS REQUALIFIÉ**

Dans beaucoup de quartiers populaires, la mondialisation et le brassages des populations sont de l'ordre de l'expérience quotidienne. Les jeunes vivent cette dimension multiculturelle sans trop de problème. Pour autant, nous n'avons pas affaire à un groupe homogène ; d'autres clivages apparaissent. La culture dominée par la communication (publicité, média, etc.) organise un contrôle rigoureux des relations sociales. Celles-ci sont davantage conditionnées par les convenances culturelles. Chez les jeunes, le poids de la contrainte sociale, du prêt-à-penser et du prêt-à-porter vestimentaire et comportemental, est plus important qu'on ne le pense souvent. Derrière des atti-

tudes de rejet et de non-conformisme, ils subissent en fait une véritable assignation à être. Même parmi les populations gravement marquées par la crise, la qualité de la vie reste liée à l'hédonisme et au consumérisme véhiculés par la culture médiatique globale. Cela explique, pour une part, les systèmes économiques parallèles ou les trafics. La normativité portée par les systèmes de communication et reposant sur la consommation de biens, tend à homogénéiser des groupes autour de clivages autres que ceux liés à la tradition, la classe sociale, l'ethnicité ou la religion.

Par le cadre de vie quotidien marqué par le multiculturel, les jeunes des quartiers populaires vivent un rapport relativement serein au pluralisme. Le caractère pluri-religieux de leur environnement nous fait souvent peur et paraît être un obstacle à la démarche croyante. Je pense, au contraire, qu'il est à même de requalifier à leurs yeux, la démarche religieuse. Il est indéniable que la socialisation de l'islam a fonctionné dans les banlieues. Même si elle fut et reste parfois problématique, il faut reconnaître qu'elle ne s'est pas toujours nécessairement vécue sous le mode de la rupture sociale. Il y a le travail important et estimable des associations de jeunes musulmans telles que l'UJM, JMF, EMF<sup>[\*]</sup>, etc., pour ne parler que de celles qui possèdent une structure nationale. Elles ont contribué à sortir les jeunes musulmans d'un islam coutumier et ritualiste, pour s'approprier l'islam à partir de la culture dans laquelle ils ont été éduqués. Sans complexe, ils affichent leur islamité. Je pense que nous ne devons pas

sous-estimer cette requalification du religieux par les jeunes musulmans et la visibilité retrouvée des jeunes catholiques, notamment par l'effet JMJ. Je note au passage que dans beaucoup de ces quartiers, les jeunes chrétiens sont issus de l'immigration. Il faut pouvoir compter avec eux dans cet effort pastoral et soutenir leur recherche de foi et leur sens apostolique. En tout état de cause, sans être naïf, je pense réellement que nous sommes, auprès de ces jeunes, dans une période favorable à la proposition de l'Évangile.

La situation des jeunes des quartiers populaires est en double teinte. Il existe des difficultés réelles mais aussi d'indéniables potentialités et des énergies positives qui ne demandent qu'à s'investir. Face aux situations difficiles pour les jeunes, il nous faut éviter le double piège de l'enfermement dans un discours de victimisation qui désresponsabilise, comme celui d'une condamnation sans appel qui marginalise. Dans les deux cas, les jeunes ne sont pas respectés. Il importe surtout de savoir si et comment la situation peut évoluer. C'est à l'aune de ces situations rapidement évoquées que nous pouvons évaluer la pertinence psychologique, sociale et ecclésiale des propositions pastorales.

Si, comme je le crois, les temps sont favorables à la proposition de l'Évangile parmi ces catégories de jeunes, il est important de mobiliser. Nous savons que l'annonce de l'Évangile est liée à une proposition de vie en communauté d'Église. Il faut pouvoir évaluer les efforts consentis et les propositions réalisées en direction des jeunes.

---

[\*] UJM : Union des jeunes musulmans ; JMF : Jeunes musulmans de France ; EMF : Étudiants musulmans de France.

## V. UN DISCERNEMENT DES EFFORTS PASTORAUX

Nous pouvons repérer deux manières de faire. Ou bien nous les invitons à rejoindre des communautés d'Église qu'on s'efforcera de rendre accueillantes à ce qu'ils sont, mais qui se tiendront à distance de leurs lieux de vie et de socialisation. Ou bien les efforts visent à les rejoindre pour travailler avec eux à faire exister des fraternités croyantes dans leur lieu de vie. L'une et l'autre de ces démarches méritent d'être interrogées sur leur valeur et leur manque. La question se pose de savoir s'il faut emmener les jeunes vers des lieux d'Église à distance de leur quotidien ou bien si nous pouvons considérer leur cité comme une terre à évangéliser en vue d'y implanter des communautés « indigènes ».

La comparaison avec la politique des clubs sportifs peut-être éclairante, car on retrouve ces deux tendances. Certains préconisent le sport de haut niveau réservé à quelques-uns dans des clubs spécialisés en vue des compétitions. D'autres, par contre, défendent l'idée d'un sport pour tous, avec des clubs qui offrent aux jeunes des quartiers, les chances de s'entraîner et de devenir des sportifs. La même question se pose pour la pastorale de l'Église dans les quartiers populaires, et singulièrement pour les jeunes de ces cités. Il faut veiller, cependant, à ne pas nous laisser enfermer dans cette alternative. La pastorale autant que la théologie, s'accommodent mal du « ou bien ». Il faut pouvoir chercher à conjuguer

deux exigences liées, l'une et l'autre, à l'annonce de l'Évangile. D'une part, devenir croyant en Jésus Christ ne va jamais sans des moments et des lieux de forte identification chrétienne. Et ces lieux ou ces moments doivent être vraiment ecclésiaux, rassembler plus largement que leur seul réseau relationnel. Le choix de suivre le Christ ne fait pas nombre avec nos autres options, mais il leur donne leur dimension réelle. La foi chrétienne ne se réduit jamais à un seul engagement humanitaire ou une simple esthétique de l'existence. Accueillir l'Évangile de salut nous renvoie toujours vers les autres et fait de nous les membres d'un peuple plus large que notre clan. Cependant, il est vrai aussi que l'exigence de vivre selon l'Évangile et de l'annoncer aux autres, incombe à tout chrétien dans son réseau relationnel. C'est pourquoi l'Église ne peut jamais se résigner à désertier des terrains, aussi difficiles soient-ils.

Elle ne peut évangéliser des individus sans se préoccuper de les rendre acteurs de l'évangélisation de leur environnement social. L'évangélisation implique un autrement, mais pas un ailleurs. Le disciple du Christ est appelé à se convertir, à vivre autrement ce qu'il lui est donné à vivre et à assumer quotidiennement. La dimension séculière de la foi au Christ conduit à l'engagement éthique dans une vie familiale et citoyenne. La « civilité chrétienne » participe d'une société à transformer dans le sens de l'Évangile du Christ.

\*\*

## VI. UNE PASTORALE AVEC LES JEUNES DE CES QUARTIERS

Jean-Paul II nous invitait à découvrir dans les cités urbaines, un des lieux privilégiés de la mission. L'Évangile peut être proposé comme parole provocatrice pour suggérer et inciter à devenir humain de façon singulière. Je fais l'expérience que la figure de Jésus ne rebute pas les jeunes de ces quartiers. Très vite, ils entrent en débat avec ce dont cette figure est porteuse. L'expérience limite étant celle du pardon ou de l'amour des ennemis ! Ils font rapidement l'expérience qu'il n'est pas facile d'adopter l'art de vivre de Jésus et que devenir croyant, c'est aussi avoir à afficher sa différence chrétienne. Leur disponibilité pour accueillir une parole forte et vraie qui concerne leur existence, est le signe du travail de l'Esprit dans la vie de ces jeunes. La réalité plurireligieuse, redisons-le, a souvent requalifié à leurs yeux, la démarche religieuse.

Il est nécessaire de rechercher avec eux, les pratiques identificatrices chrétiennes qui leur permettront de s'afficher comme chrétiens, de façon pertinente dans leur milieu de vie. Pourquoi le christianisme ne pourrait pas réussir une socialisation auprès des jeunes, que l'islam réussit avec la pratique identificatrice du ramadan ? Comment mettre l'Évangile à portée de vie des jeunes de ces quartiers pour qu'il devienne Parole de Quelqu'un, un Vivant qu'ils peu-

vent rencontrer et choisir ? Comment chercher à vivre avec eux les pratiques rituelles et sociales qui expriment leur foi tout en la faisant exister et grandir ? La visibilité de la présence chrétienne doit se préoccuper aussi de la lisibilité du témoignage de la foi.

Dans l'effort pour rejoindre et accompagner les jeunes des quartiers populaires, nous devons prioritairement veiller à offrir des espaces et des moments en proximité avec leurs lieux de vie. Des espaces où se vit, dans la convivialité, la proposition explicite de l'Évangile. En bien des endroits, les mouvements apostoliques et éducatifs, les aumôneries scolaires, les établissements d'enseignement catholique, les services ou les paroisses portent déjà ce souci d'offrir aux jeunes des temps et des espaces de convivialité évangélique où chacun peut se sentir accueilli, prendre la parole, mais aussi s'entendre proposer l'Évangile comme chemin d'existence renouvelée. Nous devrions pouvoir nous mettre à l'écoute de ceux qui en font déjà l'expérience. Il faudra aussi nous redire combien de tels efforts apostoliques sont essentiels pour la vie de ces jeunes, autant que pour l'avenir des quartiers populaires, celui de notre société, sans oublier même l'avenir de l'Évangile que nous voulons servir.

## VII. DES LIEUX ÉVANGÉLIQUES ET ÉVANGÉLISTES

Il faut pouvoir évoquer quelques aspects décisifs du rôle social et ecclésial des lieux que nous voulons offrir en proximité aux jeunes des quartiers populaires. Avec une péda-

gogie adaptée et des propositions ajustées à ce que sont ces jeunes, ils doivent devenir des espaces tout à la fois humanisants, évangéliques et évangélistes.

## **UN ESPACE DE CONVIVIALITÉ ET DE PAROLE**

Les jeunes confrontés à des situations difficiles de précarité ou de manque de considération, apprécient les lieux où ils se sentent accueillis et écoutés. Prendre la parole dans un espace de convivialité, permet d'exister avec et pour les autres. On ne s'engagera plus dans un groupe comme on accomplit un devoir, mais parce qu'on y trouve goût. Par ailleurs, nous savons que la prise de parole est un acte humanisant. Même si c'est difficile et s'il faut se faire violence à soi-même, cet acte de parole fait vivre une dimension nouvelle.

## **UN ESPACE OÙ ON APPREND L'ÉCOUTE ET LE PARTAGE**

Prendre la parole est une chose, mais apprendre à écouter l'autre, à le découvrir dans sa différence et entrer en dialogue avec lui, c'est un autre seuil à franchir. Il faut consentir à ne pas seulement se raconter, mais accueillir l'autre dans la singularité de sa situation, de son point de vue ou de sa démarche. Si les jeunes des quartiers populaires manquent de lieux pour être écoutés, ils manquent aussi de véritables lieux de médiation sociale. Bien des incivilités et des violences déplorées dans les quartiers, sont signes d'une carence de la médiation sociale. Les difficultés ne pourront pas se résorber par la seule voie de la répression. Le rappel à la loi sera vain s'il ne s'accompagne pas d'un vrai effort de médiation en direction de ces jeunes.

Dans certaines villes, on a mis en place des lieux, des personnes et des dispositifs de médiation sociale. Mais ça se limite trop souvent à une double préoccupation : assurer une interface entre un public et une administration ou un service. Ou bien, en d'autres endroits, on vise à une sécurisation des espaces publics ou des personnes. En l'instrumentalisant, on a tué la médiation

sociale. Celle qui reste encore à promouvoir en de nombreux endroits, est celle qui vise à faire connaître et reconnaître les différences pour qu'elles se confrontent et entrent en interaction dans la conjugaison d'un « nous » social.

Il y a lieu de réfléchir sérieusement au service spécifique que l'Église peut accomplir en ce domaine. Dans la crise permanente engendrée par l'urbanité, c'est un réel défi pour l'Église. Comment deviendra-t-elle, au cœur des zones urbaines aux contrastes si forts, le « *sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* » ?

## **UN ESPACE OÙ ON PEUT CULTIVER L'INTÉRIORITÉ**

Nous avons mentionné la difficulté pour beaucoup de jeunes des quartiers populaires, d'avoir des lieux où ils peuvent se retrouver personnellement et se construire dans une intériorité. En ce domaine aussi, l'Église a un rôle à assumer. Des initiatives se prennent déjà à travers des antennes d'aumônerie scolaire, des permanences de mouvements, des temps forts où on apprend à goûter le silence, à habiter un temps personnel, à laisser la parole des autres faire écho en soi. Parfois même, dans les lieux qui accueillent les jeunes, on installe un petit oratoire. C'est une invitation inscrite dans l'espace, à cultiver une intériorité nécessaire dans un devenir humain et un devenir croyant.

## **UN LIEU OÙ L'ÉVANGILE EST ANNONCÉ ET ACCUEILLI**

Aujourd'hui, dans une société d'indifférence, beaucoup de chrétiens sont en train de redécouvrir la place centrale de l'annonce de la Parole de Dieu. Le concile Vatican II avait déjà affirmé ce primat : « *Le*

*Peuple de Dieu est rassemblé d'abord par la Parole du Dieu vivant. Nul ne peut être sauvé sans avoir cru. C'est la Parole de salut qui éveille la foi dans le cœur des non-chrétiens et qui la nourrit dans le cœur des chrétiens ; c'est elle qui donne naissance et croissance à la communauté des chrétiens ; comme le dit l'apôtre : "La foi vient de ce qu'on entend, ce qu'on entend vient par la Parole du Christ" (Romains 10, 17). La proclamation de la Parole est indispensable au ministère sacramentel lui-même, puisqu'il s'agit des sacrements de la foi, et que celle-ci a besoin de la Parole pour naître et se nourrir. »*

C'est la Parole de Dieu qui engendre à la foi. Ouvrir la Bible pour devenir humain selon la Parole de Dieu, demeure donc un acte essentiel et fondateur pour la foi personnelle et pour la vie d'une communauté croyante. C'est parce que l'Évangile est annoncé et accueilli que les lieux d'Église offerts aux jeunes, deviennent davantage que des lieux conviviaux, mais aussi des lieux humanisants autant qu'évangélisateurs.

## **UN LIEU OÙ ON CULTIVE L'ESTIME DE SOI**

L'expression est de Paul Ricœur. Il la définit comme la première étape du devenir humain. Il faut la distinguer de l'estime du moi. Nous sommes dans une société qui valorise le moi de façon narcissique. On joue ici sur l'image qu'on veut donner aux autres, celle qu'on veut entretenir à ses propres yeux. On est dans l'ordre du faire valoir avec ce qu'il a d'artificiel, de fantasmatique et d'obsessionnel. L'estime de soi, au contraire, suppose un chemin de libération : libération du regard parfois culpabilisant sur soi-même, libération du regard des autres, libération du personnage que l'on a dû jouer socialement, libération des frustrations accumulées par la vie ou de l'angoisse paralysante etc. Ce travail permet d'advenir à la vérité de ce que sommes, à la reconnaissance de ce que la vie a fait de nous. L'estime de soi est le stade où on se réapproprie

ce qu'on est, son histoire. « *Voilà ce que je suis devenu, ce que mon histoire a fait de moi !* » Il y a aussi dans l'estime de soi, une dimension prospective : que suis-je appelé à devenir ? Cette réponse appartient en propre à la personne. Que veut-elle faire de sa vie ?

Nous découvrons une dimension essentielle du dialogue qui est à construire avec les jeunes : oser mettre à jour l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, celle que leur renvoient les membres de leur famille ou de leur entourage, pour découvrir un avenir possible et naître à l'estime de soi, réaliste et prospective.

En ouvrant des lieux accueillants, où la parole devient possible, l'Église peut favoriser l'estime de soi. Nous savons que suivre Jésus est une école de réalisme. L'estime de soi est un seuil essentiel à franchir pour atteindre l'estime de l'autre.

## **UN LIEU OÙ ON CULTIVE L'ESTIME DE L'AUTRE**

Contre toute régression clanique, il faut pouvoir cultiver l'estime de l'autre et faire grandir la conscience d'une destinée commune. C'est à la base du respect. Face aux incivilités qui empoisonnent la vie quotidienne de certains quartiers, c'est aussi une alternative crédible à la seule répression. Dans une société pluraliste où l'étrange et l'étranger surgissent dans mon espace social, il ne peut y avoir d'autre fondement à notre vivre ensemble, que l'estime de l'autre. Elle nécessite de dépasser le simple stade de la tolérance. Il faut aussi pouvoir sortir du cercle narcissique (*je ne m'intéresse qu'à moi*) et prendre la mesure de son incomplétude (*je ne suis pas tout, je ne peux pas tout*). Une telle attitude pervertit le dynamisme vital de l'homme et le dégrade inévitablement en violence contre l'autre. Comment travailler, au nom de l'Évangile, à éduquer à une culture de l'autre ? Comment creuser le désir de l'autre et valoriser ce qu'il peut apporter de singulier, qui n'est

pas dans la droite ligne de notre attente ni de notre besoin. On chosifie l'autre quand on ne le saisit que dans le prolongement de son besoin !

Non seulement, il me faut tolérer que l'autre soit autre mais la « civilisation de l'amour » que Jean-Paul II appelle de ses vœux, doit nous conduire au désir d'aider l'autre à devenir lui-même, l'autre de moi (et non autre que moi) ! Tant que je considère l'autre comme autre que moi, je suis dans l'étrangeté et je reste au centre, comme élément de comparaison et de mesure. Il me faut travailler à envisager l'autre comme l'autre de moi. La relation de solidarité et de fraternité devient alors possible. L'autre devient ce qui m'est nécessaire pour devenir moi-même.

## **UN LIEU OÙ ON SE FORGE UNE CONSCIENCE CITOYENNE**

La foi au Christ conduit à un engagement dans les réalités sociales. Le disciple du Christ porte un vif intérêt à ce qui touche l'humain dans toutes ses dimensions. Voilà pourquoi la recherche d'une conscience et d'une pratique citoyennes, éclairées par l'Évangile et la tradition de l'Église dans sa doctrine sociale, sont constitutives de la démarche de foi. C'est dans cette perspective que nous pouvons nous féliciter de l'initiative de la Commission sociale de l'épiscopat, au mois d'avril dernier à Lille. Il est essentiel de permettre aux jeunes générations de s'approprier la tradition de l'enseignement social de l'Église, pour les aider à trouver une posture chrétienne dans leur vie citoyenne.

## **VIII. DIVERSIFICATION DES ACTEURS ECCLÉSIAUX**

Vous le comprenez bien, si nous voulons servir l'Église parmi les jeunes des quartiers populaires, il faut une pastorale spécifique. Des initiatives existent pour tenter de les rejoindre et leur permettre une vie ecclésiale de qualité. Mais il faut reconnaître que des efforts restent à réaliser ! Les meilleures pratiques ecclésiales qui ont fait leur preuve, sont à revisiter et à réévaluer à l'aune de ce que sont ces jeunes et leur culture spécifique. Des groupes divers continuent de chercher à servir une vie d'Église dans ces milieux. Il faut reconnaître que souvent, ils peinent à adapter leur pédagogie et surtout, à mobiliser des accompagnateurs. Les exigences sont grandes : il faut vivre, avec ces jeunes, une grande proximité dans la durée. Mais l'enjeu est de taille : il s'agit de donner un avenir à l'Évangile du Christ parmi ces générations.

Nous avons un réel besoin d'accompagnateurs ecclésiaux qui peuvent trouver là une belle mission, répondant à l'attente de reconnaissance et d'écoute de ces jeunes et rejoignant leur disponibilité. De tels accompagnateurs pastoraux doivent pouvoir apparaître d'abord, dans une présence gratuite, comme compagnons d'humanité et témoins authentiques et crédibles de la foi. Ces quartiers ne peuvent devenir des terrains de chasse où l'on recrute pour tel ou tel groupe. Ce qui sera toujours premier avec ces jeunes, c'est l'accompagnement à leur rythme et la proposition patiente et tenace de l'Évangile. C'est à eux de décider librement, parmi toutes les propositions faites, leur manière de répondre à l'Évangile et de vivre en Église. Les rythmes seront différents, les modalités seront plurielles. Ils ont besoin d'acteurs ecclésiaux qui marchent à leur pas

et les accompagnent patiemment dans leur recherche, leurs doutes, leurs tâtonnements et leurs choix. Voilà pourquoi il est essentiel de soutenir les accompagnateurs qui sont en situation de proximité et de compagnonnage avec ces jeunes. À côté des animateurs nécessaires pour faire vivre les structures pastorales : aumôneries, groupes ou mouvements, il est vital pour l'avenir de l'Église dans ces quartiers, qu'il y ait des animateurs pastoraux en situation de défrichage et de fondation.

On constate aujourd'hui des essoufflements, des découragements ou des carences. Les acteurs ecclésiaux vieillissent. Si nous voulons servir une vie d'Église parmi les jeunes des quartiers populaires, nous aurions intérêt à regarder ensemble les réalités vécues par eux. Nous ne pouvons plus nous permettre d'y aller en ordre dispersé. La fécondité d'une action missionnaire spécifique dans ces quartiers, sera liée à notre aptitude à nous rencontrer, croiser nos regards et nos initiatives pastorales. Un tel service d'Église réclame la durée, la patience et une spiritualité incarnée et forte, réactivée sans cesse aux sources vives de la foi. Oserons-nous appeler des chrétiens à se risquer sur ce chemin ? Beaucoup

encore peuvent découvrir ce bonheur de vivre et de proposer l'Évangile sur une des « lignes de fracture » de notre société.

Lors de leur rencontre à Francheville en novembre 1998, des jeunes prêtres envoyés en mission dans les banlieues, ont dit leur surprise et leur désarroi premiers, leurs difficultés mais surtout, leurs découvertes et les richesses humaines et spirituelles d'un ministère vécu sur ces terrains. Oserons-nous appeler, former et soutenir des jeunes prêtres ou des jeunes religieux(ses) pour un tel service de fondation d'Église ? Pourquoi ne pas mobiliser également des jeunes volontaires qui accepteraient d'offrir deux ou trois années pour un tel service ? Quelques expériences positives existent avec des congrégations religieuses ou dans des diocèses. Bien entendu, il y aura besoin de faire circuler et de partager les expériences, de mettre en synergie les diverses initiatives sur un même terrain, d'accompagner dans une authentique spiritualité missionnaire. Si les responsables pastoraux des diocèses s'y engagent, je suis persuadé que des personnes, qu'elles soient laïcs, religieux(ses), diacres ou prêtres, seraient prêtes à se lancer dans cette aventure passionnante à cause de Jésus et de l'Évangile !

\*  
\*\*

---

Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Père Stanislas LALANNE

Secrétariat de rédaction : Mme M.-H. Tornéro-Torrès

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : janvier 002

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES